

# Le Sahara pendant l'Antiquité classique

*P. Salama*

La notion traditionnelle d'« Antiquité classique » peut paraître, a priori, inconciliable avec l'étude des problèmes sahariens. Ceux-ci se rattachent, en effet, à une classification très particulière. Pour ne citer qu'un seul exemple, l'Antiquité classique, qui, dans le domaine de l'archéologie méditerranéenne, couvre approximativement une période de mille ans, du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, couvrirait, dans la Protohistoire du Sahara, la fin de l'époque « caballine » et une partie de l'époque « libyco-berbère », ces deux époques n'étant d'ailleurs pas strictement datables. Toute chronologie absolue semblerait donc être exclue dans ce cas.

Toutefois, c'est au cours de ce même millénaire que l'univers saharien fut le théâtre d'événements de haute importance, en grande partie liés à l'histoire du monde gréco-romain. Aussi n'hésitons-nous pas à nous référer aux critères chronologiques classiques, valables ainsi pour l'ensemble du monde connu.

Comment se pose pour l'historien la question du Sahara antique ? Dans un premier temps, il s'agit d'examiner les sources textuelles gréco-latines : collecte d'informations incertaines ; opération périlleuse même, mais théoriquement utile. Dans un second temps, l'intervention de méthodes scientifiques modernes se doit de corriger peu à peu les premières données, et d'éclairer l'ensemble du problème. C'est alors que le Sahara « antique » ne sera plus jugé seulement de l'extérieur. Il révélera lui-même sa personnalité.

## Les sources textuelles antiques et leurs interprétations extrêmes

On connaît la méthode analytique des géographes et historiens anciens. Faute de pouvoir visiter des régions inaccessibles, ils recueillaient à leur égard des informations de seconde main où la part d'erreur et d'affabulation tenait une grande place. *Terra incognita*, le grand désert ne reçut même pas d'appellation. Il fallut l'arrivée des Arabes pour nommer Sahara cette vaste zone ressemblant à un immense bassin. Les Grecs, puis les Romains, ne parlèrent jamais que de « Libye intérieure », expression géographique très vague signifiant l'au-delà des territoires nord-africains, ou d'« Ethiopie intérieure », zone plus méridionale encore, et qui tirait son nom de la peau foncée de ses habitants. Les descriptions de ces régions qui, par leur mystère même, effrayaient les contemporains, regorgent donc de détails fabuleux où hommes et animaux revêtent souvent l'aspect de monstres ridicules ou terrifiants.

Les auteurs sérieux, cependant, s'ils ne purent pas toujours éviter les légendes, consignèrent des informations valables; et peu à peu l'on vit s'améliorer la qualité de leurs écrits, dans la mesure, sans doute, où la progression de la colonisation gréco-romaine en Afrique prenait conscience des réalités.

Dès le milieu du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Hérodote se procura en Egypte des renseignements de premier ordre sur l'existence et les mœurs des populations sahariennes habitant les confins méridionaux de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. On y voit les Garamantes donner la chasse aux Troglodytes sur des chars à quatre chevaux (*Histoires*, IV, 183), les Nasamons (*ibid.*, IV, 172-175) s'enfoncer au-delà des solitudes de sable et découvrir, dans le pays des hommes à peau noire, un grand fleuve encombré de crocodiles semblable au Nil<sup>1</sup>. On y apprend encore (*ibid.*, IV, 43) l'extraordinaire exploit de marins phéniciens qui, pour le compte du pharaon Nékao, vers 600 avant notre ère, accomplirent la circumnavigation totale du continent africain, dans le sens est-ouest; puis l'échec des Perses dans la même tentative, mais en sens inverse, après avoir abordé l'Atlantique (*ibid.*, IV, 43). On y voit enfin les Carthaginois échanger leur pacotille contre une précieuse poudre d'or, sur les côtes d'Afrique occidentale (*ibid.*, IV, 196).

C'est alors qu'intervient dans nos sources un document célèbre, datable de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le *Périple* d'Hannon, relation de voyage d'un Carthaginois chargé de reconnaître et de coloniser ces mêmes rivages (*Geographi Graeci minores*, I). Ce court récit, où abondent paysages pittoresques, hommes sauvages, crocodiles et hippopotames, indique toutefois deux repères importants: l'île de *Cerné*, connue par ailleurs

1. Sur cette expédition: voir R. LONIS, à propos de l'expédition des Nasamons à travers le Sahara (Hérodote II, 32-33), 1974, pp. 165-179, confirmant l'hypothèse de S. Gsell sur les itinéraires des Nasamons vers la vallée de la Saoura.

comme un entrepôt d'ivoire et de peaux de fauves (*Périple de Scylax*, IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, par. 112); et un grand volcan, dit « Char des Dieux », dernière étape de l'itinéraire d'Hannon sur les côtes africaines. L'existence de ces deux stations sera confirmée, au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, par le voyage de l'historien grec Polybe, bien que sa relation ne soit connue qu'à travers un texte de seconde main (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, 9-10).

Telles sont nos principales sources d'information antérieures à la colonisation romaine en Afrique. Paradoxalement, c'est la source la plus ancienne qui prête le moins à la critique. En dehors de la circumnavigation africaine, sujette à caution, la documentation d'Hérodote est solide et généralement modérée et échappe aux interprétations excessives<sup>2</sup>. Le *Périple* d'Hannon, en revanche, prodigue en détails topographiques, a donné lieu à des commentaires euphoriques, et la doctrine classique n'hésite pas à prêter aux Carthaginois la connaissance de toute la côte d'Afrique occidentale jusqu'au Cameroun<sup>3</sup>.

Avec les Romains, la situation évolue. Solidement installés en Afrique méditerranéenne et en Egypte, les conquérants ne tardent pas à prendre eux-mêmes contact avec les régions limitrophes. Il s'agit, sans esprit de colonisation d'ailleurs, de campagnes militaires d'intimidation ou de reconnaissances commerciales, voire scientifiques.

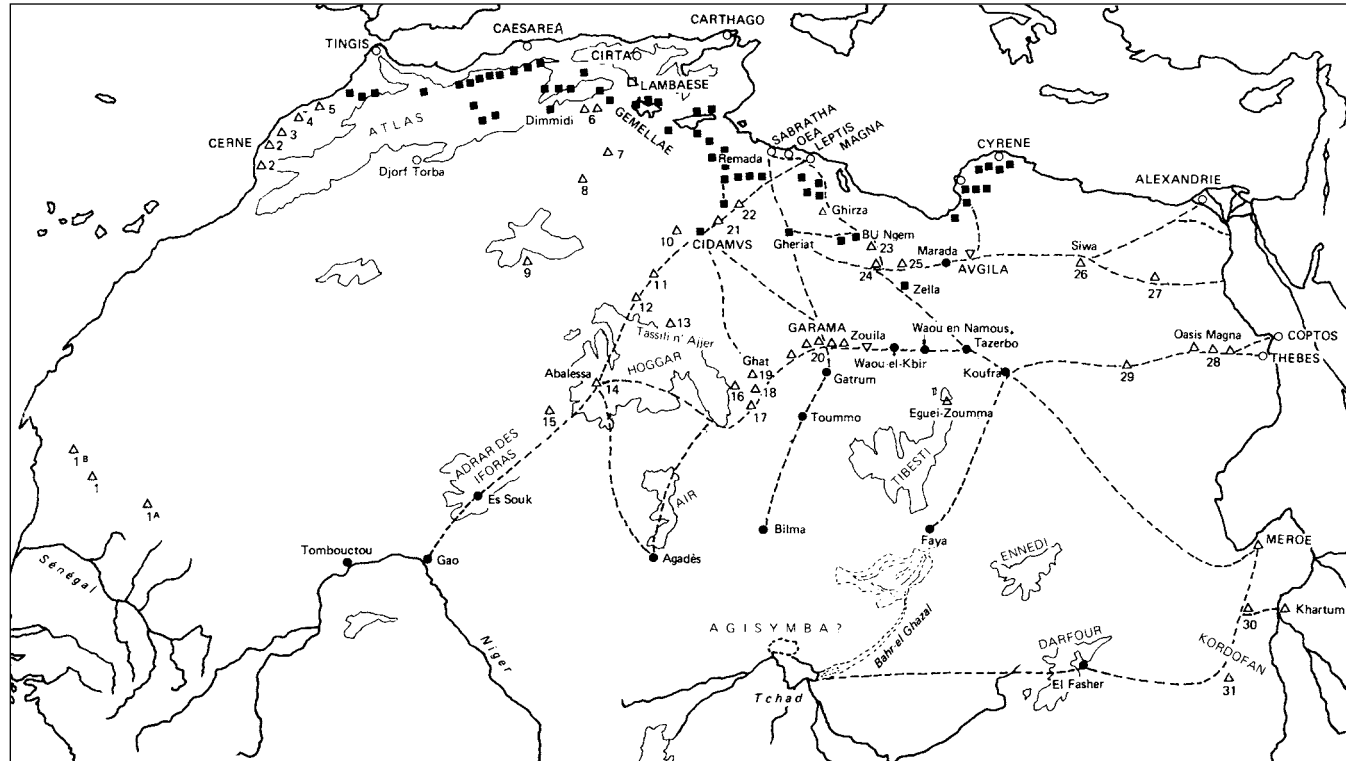
Un texte très précieux de Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, V, 5) relate ainsi le raid mené, en 19 avant notre ère, par le proconsul d'Afrique Cornelius Balbus contre l'indiscipliné royaume des Garamantes du Fezzan. En dehors de quelques toponymes parfaitement identifiables comme *Rhapsa* (Gafsa), *Cidamus* (Ghadamès) ou *Garanta* (Djarma), nombreux sont ceux qui, dans l'énumération des victoires romaines, prêtent à équivoque et rappellent des consonances sahariennes modernes. Il n'en fallait pas davantage pour conclure à l'arrivée des Romains sur le Niger<sup>4</sup>.

Plus éloquents encore apparaissent, dans la littérature d'époque latine, des relations qui sous-entendent d'importantes incursions romaines à l'intérieur du continent africain. L'écrivain Marinus de Tyr (fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère) et son commentateur, le célèbre géographe Claude Ptolémée dont la documentation africaine remonte aux années +110, +120, rapportent que le gouverneur Septimius Flaccus « ayant fait campagne à partir de la Libye, arriva du pays des Garamantes chez les Ethiopiens en trois mois de route en direction du midi; que, d'autre part, Julius Maternus venu, lui, de *Leptis Magna* et ayant fait route à partir de *Garanta* en compagnie du roi des Garamantes qui marchait contre les Ethiopiens, parvint en quatre mois, en se dirigeant sans arrêt vers le midi, à *Agisymba*, terre d'Ethiopie où les rhinocéros abondent » (Ptolémée, *Géographie*, 1, 8, 4). Ce récit prend d'autant plus

2. J. LECLANT, 1950 (b), pp.193-253; R. CARPENTER, 1965, pp.231-242; PLIN L'ANCIEN: V, 5.

3. S. GSELL, 1918, pp.272-519; J. CARCOPINO, 1948, pp.73-163. Cf. H. DESCHAMPS, 1970, pp.203-210.

4. H. LHOÏTE, 1954, pp.41-83.



• *Le Sahara pendant l'Antiquité classique.*  
 (Carte fournie par l'auteur.)

■ *Forteresse du LIMES romain*  
 △ *Objets romains*  
 ○ *Etapas signalées dans les textes antiques*

--- *Itinéraire caravanier*  
 ● *Etape médiévale ou moderne*

- 1 - Resseremt, près d'Akjoujt (Mauritanie) : 2 deniers AR République romaine (R. Mauny, *Libyca B*, 1956, p. 255).
- 1A - Tamkartkart (Mauritanie) : Denier romain du II<sup>e</sup> s. de notre ère (*Notes africaines*, n° 115, 1967, p. 101).
- 1B - Akjoujt (Mauritanie) : Fibule romaine de bronze (*Antiquités afr.*, 1970, pp. 51-54).
- 2 - Essaouira-Mogador (Maroc) : Matériel punique et romain, VII<sup>e</sup> s. avant notre ère/V<sup>e</sup> s. de notre ère (A. Jodin, 1966).
- 2A - Cap Rhir (Maroc) : Céramique punique du III<sup>e</sup> s. avant notre ère (Rebuffat, *Ant. Afr.*, 1974, pp. 39-40).
- 3 - Safi (Maroc) : Trésor monétaire romain du IV<sup>e</sup> s. (P.S.A.M., 1934, p. 127).
- Jorf el Youdi (15 km sud de Safi) : Pied de statue punique (*Ant. Afr.*, 1974, pp. 38-39).
- 4 - Azemmour (Maroc) : Céramique punique : monnaies romaines du II<sup>e</sup> s. de notre ère (R. Mauny, 1956, *op. cit.*, p. 250 ; *Ant. Afr.*, 1974, p. 35).
- El Jedida (Mazagan) et Meharza (15 km O. et 30 km S. d'Azemmour) : Monnaies romaines des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. de notre ère (*Ant. Afr.*, 1974, p. 36).
- 5 - Casablanca - Roches Noires : Trésor deniers AR République romaine provenant d'une galère naufragée (R. Mauny, 1956, *op. cit.*, p. 250).
- Sur 80 km de côte à l'Est de Casablanca : sites de Fedala, Sidi Slimane des Zaers, Bouznika, Skhirat, Dchira, Temara et Dar el-Soltane : Céramique romaine ; monnaies romaines et byzantines (*Ant. Afr.*, 1974, pp. 29-32).
- 6 - Oued Itel (Algérie) : Céramique romaine dans des tombes indigènes (*CRAI*, 1896, p. 10).
- 7 - Ghourd el Oucif : Trésor deniers AR, II<sup>e</sup> s. de notre ère (R. Mauny, 1956, *op. cit.*, p. 252).
- 8 - Hassi el Hadjar (Algérie) : Céramiques et monnaies romaines (inédit, Favergeat).
- 9 - Fort Miribel (Algérie) : Fragment de lampe à bec allongé (byzantine ?) (inédit, Huqot).
- 10 - El Menzaha (Algérie) : Clochette de bronze, céramique romaine (Morel, *Bull. Soc. Préhist. française*, 1946, p. 228).
- 11 - Erg el Ouar, près de Temassinine (ex Fort Flatters) (Algérie) : Rosace de bronze romaine (Inédit, Spruytte).
- 12 - Issaouane Tifernine, près de Tabelbalet (Algérie) : Deux bracelets de bronze (Inédit, Spruytte).
- 13 - Ilezi (ex Fort Polignac) (Algérie) : Monnaies romaines (H. Lhote, *Bull. liaison saharienne*, avril 1953, p. 57).
- 14 - Abalessa (Algérie), ensemble monumental de Tin Hinan : Bijoux et objets romains des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles (G. Camps, 1965) ;
- 15 - Timmissao (Algérie) : Monnaies romaines (R. Mauny, 1956, *op. cit.*, p. 252).
- 16 - Chaaba-Arkouya - Djanet (Algérie) : Céramique romaine et bracelet de bronze dans un tumulus (H. Lhôte, *Libyca A*, 1971, p. 187).
- 17 - Dider et Tadrart, Tassili N'Ajjer (Algérie) : Monnaies romaines du IV<sup>e</sup> siècle ; céramique romaine (R. Mauny, 1956, *op. cit.*, p. 251 ; inédit, Spruytte).
- 18 - Tin Alkoum (Algérie) : Céramique et verrerie romaine dans des tombeaux, IV<sup>e</sup> s. de notre ère (L. Leschi, 1945).
- 19 - Ghat (Libye) : Céramique et verrerie romaine dans des tombeaux, IV<sup>e</sup> s. de notre ère (Pace, Caputo et Sergi, 1951).
- 20 - Ensemble garamantique : Djerma, Zinchera, Tin Abunda, Taghit, el Charaïg, el Abiod (Libye) : Céramique punique tardive ; céramique et verrerie romaine, I<sup>er</sup> au V<sup>e</sup> s. de notre ère (M. Reygasse, 1950 ; H. Lhote, 1955, G. Camps, 1965 ; M. Gast, 1972).
- 21 - Materes (Libye) : Site romanisé au II<sup>e</sup> s. de notre ère (R. Rebuffat, 1972, pp. 322-326).
- 22 - Sinaouen (Libye) : Fibule de la Tène II (IV<sup>e</sup> s. de notre ère) ; site romanisé au II<sup>e</sup> s. de notre ère (G. Camps, *Libyca A*, 1963, pp. 169-174 ; R. Rebuffat, 1972, *op. cit.*).
- 23 - Oued Neina (Libye) : Site romanisé (Brogan, *Libya antiqua*, 1965, pp. 57-64).
- 24 - Ouaddan (Libye) : Site romanisé (R. Rebuffat, 1970).
- 25 - Tagrift (Libye) : Site romanisé (R. Rebuffat, *ibid.*).
- 26 - Siouah. Oasis d'Ammon (Egypte) : Site hellénisé, puis romanisé.
- 27 - Ouadi Rayan (Egypte) : Site romanisé.
- 28 - Dakhla - Mehatta - Kharga (Egypte), Oasis Magna des Anciens : Sites hellénisés, puis romanisés.
- 29 - Abu Ballas (Egypte) : Céramique romaine tardive (Mitwally, *Amer. Journal of Arch.*, pp. 114-126).
- 30 - Kordofan (Soudan) : Site romanisé (A.J. Arkell, *ibid.*, 1951, p. 353).
- 31 - El-Obeid (Soudan) : Monnaies romaines (R. Mauny, 1956, *op. cit.*, p. 254).

de relief que Ptolémée étaye ses connaissances géographiques africaines, lesquelles paraissent immenses, sur un système mathématique où longitudes et latitudes authentifient les points cités. Des centaines de noms de montagnes, fleuves, tribus et villes, meublent sa carte de l'intérieur de l'Afrique et, les ressemblances phonétiques aidant, l'impression produite fut telle que l'on a cru, une nouvelle fois, tenir la preuve que les Romains avaient une parfaite connaissance des régions tropicales africaines et notamment du Niger et du Tchad<sup>5</sup>.

Cette vision trop libérale et excessive des problèmes posés ne se soutient plus aujourd'hui. Les méthodes modernes d'analyse nous obligent à repenser l'histoire du Sahara.

## L'approche scientifique actuelle

### La nouvelle critique textuelle

On a bien senti que trois œuvres majeures étaient en cause: le *Périple d'Hannon*, l'épisode de Cornelius Balbus et la *Géographie* de Ptolémée.

Depuis quelques années, la véracité du *Périple* a subi des assauts quasi décisifs. On a d'abord établi que des vaisseaux antiques, aventurés au-delà du cap Juby, mais soumis, sur le trajet du retour, à la pression des forts vents alizés, n'auraient jamais pu regagner leurs bases<sup>6</sup>. Ceci a donc limité la portée géographique du voyage d'Hannon aux côtes atlantiques du Maroc, où des travaux archéologiques récents identifient l'île antique de *Cerné* à l'îlot d'Essaouira-Mogador<sup>7</sup>. Mieux encore, une subtile méthode de confrontations philologiques tend à prouver que le récit du *Périple* n'est que le malhabile plagiat d'un passage d'Hérodote, donc un faux intégral<sup>8</sup>.

Seconde victime: le récit plinien du raid de Cornelius Balbus. L'analyse des manuscrits permet de réfuter systématiquement toute identification toponymique avec des régions du Sahara central et méridional. La victoire romaine n'a donc couvert que le sud du Maghreb et le Fezzan<sup>9</sup>. D'ailleurs, un proconsul, dont les fonctions ne duraient qu'un an, n'aurait guère pu aller plus avant.

La *Géographie* de Ptolémée, construction de poids, se voit enfin singulièrement bornée dans ses limites territoriales. Ses longitudes et latitudes calculées sur des critères anciens, comme ses montagnes, fleuves, villes et tribus, nous reportent aux confins méridionaux du Maghreb et le Niger, par exemple, n'est plus qu'un cours d'eau du Sud algérien. Le Fezzan aurait

5. A. BERTHELOT, 1927; C. PTOLÉMÉE: 1-8...

6. R. MAUNY, Dakar, 1945, pp. 503-508, thèse reprise dans *Mém. IFAN*, 1961, pp. 95-101.

7. A. JODIN, 1966; R. REBUFFAT, 1974, pp. 25-49.

8. G. GERMAIN, 1957, pp. 207-248; l'authenticité de l'œuvre est encore soutenue par G. CHARLES-PICARD, 1968, pp. 27-31.

9. J. DESANGES, 1957, pp. 5-43.

donc été la zone la plus méridionale connue des Romains; le problème d'Agisymba, région limitrophe des terres inconnues, restant en suspens<sup>10</sup>.

Le bilan de ces expériences modernes de critique textuelle est des plus intéressants, mais s'arrête néanmoins, dans la chronologie générale, au début du second siècle de notre ère. Aucun ouvrage géographique postérieur à cette date n'est arrivé jusqu'à nous. Or, l'archéologie nous prouvera qu'aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, des objets d'origine romaine parvinrent beaucoup plus profondément dans l'intérieur du désert. Les connaissances géographiques antiques durent être améliorées et nous ne doutons pas que la documentation romaine n'ignorait plus l'existence de zones humides au-delà du grand désert.

Délibéré ainsi de contraintes textuelles parfois pesantes, le Sahara antique peut alors essayer de s'exprimer lui-même.

Quels furent ses cadres écologique, anthropologique, sociologique? Quels vestiges archéologiques nous a-t-il révélés?

### Le problème écologique

On sait que, sur le plan paléoclimatique, le Sahara a atteint, à l'époque considérée, la phase ultime de son assèchement<sup>11</sup>. Mais encore faut-il nuancer cette situation. Des îlots de résistance, essentiellement les régions montagneuses et les grandes vallées, conservaient encore suffisamment d'humidité pour y permettre une vie beaucoup plus intense que de nos jours. Le Hoggar, le Fezzan, le Tibesti et le Sahara septentrional accusaient encore un niveau d'habitabilité d'une certaine importance. Ceci peut expliquer la survie d'une faune sauvage disparue aujourd'hui: crocodiles dans les oueds et les guettas, félins dans les zones montagneuses: mais on doute que les grands herbivores comme l'éléphant ou le rhinocéros aient encore pu vivre en-deçà du Tibesti ou même du pays de Kouar, frange septentrionale des grandes savanes tropicales tchadiennes où, naturellement, ils abondaient<sup>12</sup>.

La faune domestique, exception faite du chameau dont nous parlerons plus loin, se maintient avec les hommes dans les zones-refuges d'habitabilité. On y trouve des races bovines et des troupeaux de caprins et ovins. Mais il est curieux de constater que l'âne, « animal à tout faire » des oasis sahariennes ne tient presque aucune place dans les représentations rupestres.

### Le problème anthropologique

D'une façon générale, la littérature antique, faute de critères scientifiques, qualifiait d'« Ethiopiens » tous les peuples de l'Afrique intérieure. On ne peut leur en faire grief. Les anthropologues et historiens modernes n'ont pas toujours eux-mêmes bien analysé le problème (les critères de la négri-

10. R. MAUNY, 1947, pp. 241-293, avec une excellente carte; J. DESANGES, 1962.

11. J. DUBIEF, 1963; R. FURON, 1972.

12. R. MAUNY, 1956 (b), pp. 246-279; *cf. id.*, 1970, pp. 124-145.

tude étant mal fixés)<sup>13</sup> et l'on a supposé pendant longtemps que la présence d'une population blanche au Sahara n'était qu'un phénomène récent, une véritable conquête, résultat du refoulement par les Romains de Berbères steppiens hors du territoire du Maghreb<sup>14</sup>.

Dans ce domaine encore, la situation se clarifie, à la lumière des travaux récents menés tant au Fezzan que dans l'Algérie saharienne. On considère désormais que pendant la période protohistorique — et l'époque antique n'en est que le terme final — le Sahara central et septentrional connaissait une prédominance « d'éléments blancs de grande taille, au faciès méditerranéoïde... à capacité crânienne élevée..., à face plus ou moins longue et étroite..., aux membres graciles », caractères morphologiques qui les rapprochent totalement des Touareg modernes. Or, l'origine de ce type physique semble ne devoir plus être recherchée vers le Maghreb mais en direction nord-est du continent africain<sup>15</sup>. Quant aux modernes Haratin des oasis sahariennes, ils seraient avant tout, malgré quelques métissages, les descendants locaux de ces « Ethiopiens » sédentaires d'Hérodote, asservis par les riches Garamantes. Le problème serait identique pour les Toubou du Tibesti<sup>16</sup>. On en saura peut-être davantage lorsque la technique d'étude des groupes sanguins aura apporté des conclusions définitives<sup>17</sup>. Mais il est probable que le Sahara méridional, pour autant qu'il ait été suffisamment peuplé, n'abritait que des éléments noirs, eux-mêmes issus des savanes tropicales.

## La civilisation

Dans l'incertitude d'une chronologie parfaite, il semble a priori difficile d'apprécier les progrès de la civilisation saharienne pendant la période antique. Au surplus, les différentes zones de ce grand territoire pouvaient ne point se comporter uniformément. Une bonne base de départ, pour tenter d'appréhender le problème, est fournie par la situation culturelle du Sahara à la fin de l'époque néolithique<sup>18</sup>. A partir de cette donnée, on pourra dégager des phénomènes évolutifs dans de nombreux domaines.

### *La langue et l'écriture*

C'est incontestablement pour l'époque antique que l'on saisit un événement considérable dans l'histoire de la civilisation saharienne: la présence d'une langue. On la retrouve encore de nos jours, profondément modifiée par rapport à

13. On traduit d'ordinaire le grec *Aethiops par* « homme au visage brûlé »; une discussion très ouverte a eu lieu, lors du Colloque tenu à Dakar du 19 au 24 janvier 1976 sur le thème: Afrique noire et monde méditerranéen dans l'Antiquité, sans que les positions soient profondément modifiées.

14. S. GSELL, 1926, pp.149-166; savante analyse de toute la littérature et iconographie antiques par F.N. SNOWDEN, 1970. Cf. J. DESANGES, 1970, pp.87-95; L. CRACCO-RUGGINI, 1974, pp.141-193.

15. PACE, CAPUTO et SERGI, 1951, pp.443-504; L.G. ZÖHRER, 1952-1953, pp.4-133; L.C. BRIGGS, 1955, pp.195-199; M.-C. CHAMLA, 1968, pp.181-201, avec analyse du squelette de la « reine Tin Hinan », p. 114; J. DESANGES, 1975; *id.*, 1976; *id.*, 1977. Voir l'utilisation de la littérature arabe du Moyen Age pour interpréter les origines touareg, dans BOUBOU HAMA, 1967.

16. G. CAMPS, 1969 (a), pp.11-17. Sur les Toubou, J. KI-ZERBO, 1972.

17. R. CABANNES, 1964.

18. Etat de la question bien défini, en dernier lieu, par G. CAMPS, 1974 (d), pp.221-261, 320-341, 345-347.



ses origines lointaines. La langue-mère, pluridialectale, et que, par commodité de langage, on dénomme « berbère », appartient au tronc commun dit « chamito-sémitique », mais s'en est détachée depuis longtemps. Sa forme antique, dite « libyque », est attestée dans tous les territoires de l'Afrique méditerranéenne et aux îles Canaries, grâce au critère de l'écriture<sup>19</sup>. Il n'est pas douteux que l'introduction de cette langue au Sahara se soit produite par le nord ou le nord-est avec la migration des populations blanches. On ne saurait dater l'événement; mais l'écriture saharienne, dite *tifinar*, dérivée de l'alphabet libyque maghrébin, est un phénomène assez tardif, non antérieur au I<sup>er</sup> siècle. On admet d'ailleurs que les Berbères seraient arrivés à écrire leur langue sous l'influence carthaginoise. Le mot « tifinar » lui-même repose sur la racine FNR qui, dans toutes les langues sémitiques, désigne le peuple phénicien.

Au Sahara, l'écriture *tifinar* a progressivement évolué par rapport à son ancêtre libyque, le « *tifinar* ancien » lui étant encore assez proche. Il faut donc se montrer particulièrement prudent dans la datation des représentations rupestres dites « libyco-berbères » accompagnées de caractères écrits. De très graves erreurs peuvent être commises. D'ailleurs, la langue et l'alphabet berbères ont pu être également utilisés par des populations noires.

### *L'organisation socio-politique*

Les contraintes climatiques réduisirent certainement la plupart des populations sahariennes au genre de vie nomade, avec foyers de sédentarisation, tels que les premiers conquérants arabes les connurent. L'organisation « tribale », inhérente à leur stade d'évolution, constituait la règle politique de base<sup>20</sup>, mais entraînait d'incessantes guerres exactement notées chez Hérodote et Ptolémée.

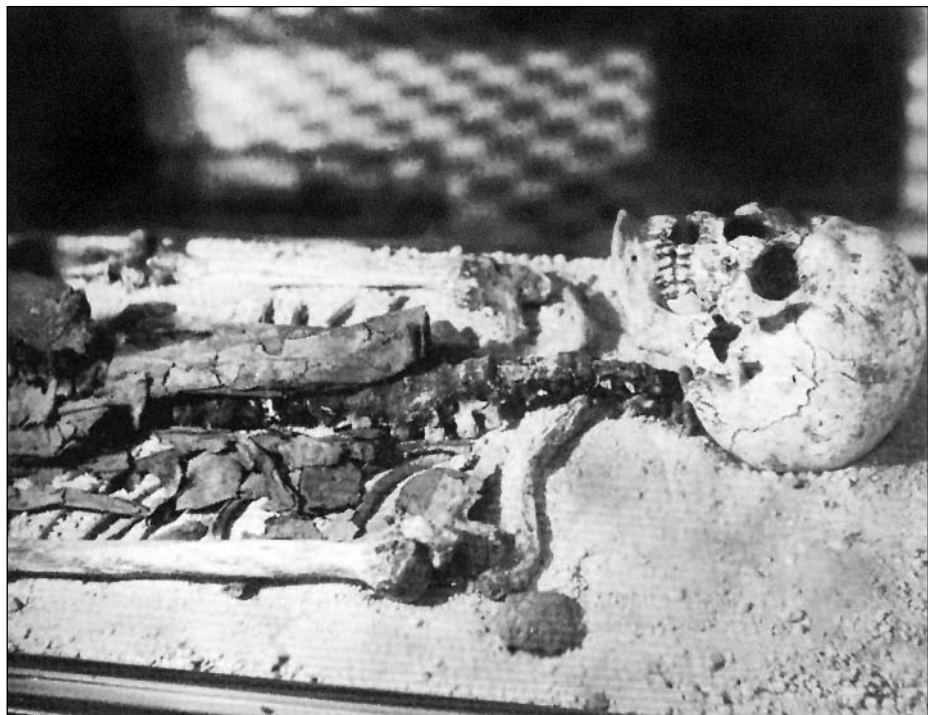
Pour deux régions, cependant, nous possédons de plus solides données : le Hoggar et la zone fezzanaise.

Au Hoggar, dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, la pyramide socio-politique aboutissait à une femme. La découverte de son tombeau intact, à Abalessa, suscita immédiatement un rapprochement avec la légende locale d'une reine Tin Hinan, venue du Tafilalet marocain dans des temps reculés, et ancêtre du peuple Targui (pluriel Touareg). Tin Hinan demeurera donc son nom pour l'éternité<sup>21</sup>. Dans le monde berbère, l'autorité suprême attribuée à une sainte femme connut plusieurs exemples; mais, par surcroît, la société targui dénote une situation libérale à l'égard des femmes. Le mobilier funéraire de cette « princesse », sept bracelets d'or, huit bracelets d'argent, plusieurs autres bijoux précieux, peut être approximativement daté par l'empreinte d'une monnaie romaine de l'empereur Constantin, remontant aux années 313-324. Quant au lit de bois sur lequel reposait le corps, soumis au test du radiocarbone, il vient de révéler la date de 470 (plus ou moins 130) de notre ère. Comme nous le verrons,

19. GALAND, 1969, pp.171-173; chroniques annuelles du même auteur. 1965-1970; J.-R. APPLIGATE, 1970, pp.586-661; J. BYNON, 1970, pp.64-77; S. CHAKER, 1973; L. GALAND, 1974, pp. 131-153; G. CAMPS, 1975.

20. R. CAPOT-REY, 1953, pp. 204-367.

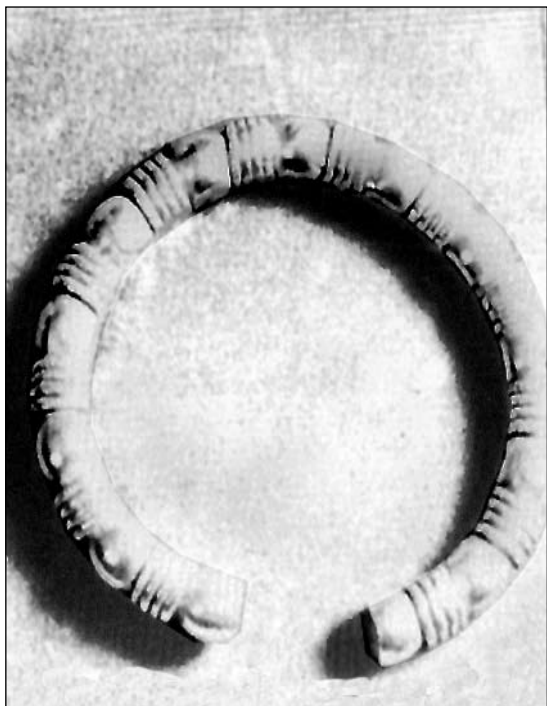
21. M. REYGASSE, 1950, pp. 88-108; H. LHOÏTE, 1955; G. CAMPS, 1965, pp.65-85; *id.*, 1974 (c), pp.497-316; cf. M. GAST, 1972, pp. 395-400.



1

*1. Squelette de la « Reine Tin Hinan ».*

*2. Bracelet d'or de la « Reine Tin Hinan » (Photos P. Salama, musée du Bardo, Alger).*



2

on ne peut s'expliquer la richesse du personnage que par sa situation privilégiée, à la fois dans la hiérarchie sociale et dans le commerce transsaharien.

Dans la vallée étroite et fertile, resserrée entre l'Erg Oubari et l'Erg de Mourzouk, s'échelonnaient une série d'oasis, d'El-Abiod à Tin Abunda; la ville de *Garama*, l'actuelle Djerma, en était le chef-lieu. A partir de leur repaire, ces Garamantes ne tardèrent pas à exercer une suprématie sur tout le Fezzan (*antique Phazania?*) et à mettre à contribution un grand nombre de tribus nomades ou sédentaires d'alentour. Cette grande entité régionale, nommée royaume des Garamantes dans la littérature gréco-latine, apparaît comme le seul Etat organisé de l'Afrique intérieure, au sud des possessions carthagiноises puis romaines. Son prestige et sa richesse, confirmée par l'archéologie, lui ont valu de nos jours un grand renom, et l'on parle de « civilisation garamantique » dans les domaines les plus divers. Il s'agissait sans doute, suivant les critères socio-politiques berbères, d'une organisation hiérarchique de tribus aboutissant à l'autorité d'un aguellid suprême. Mentionnés par Hérodote dès le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ces Garamantes s'opposèrent à l'avance romaine sur les confins méridionaux du Maghreb. Vaincus par Cornelius Balbus, en -19, puis définitivement vaincus par le légat Valerius Festus en l'an 69, ils devinrent, semble-t-il, une sorte d'Etat-client de l'Empire. Les recherches archéologiques menées à *Garama* et dans ses environs nous ont révélé près de dix siècles d'une civilisation, en partie fondée sur des relations extérieures, depuis la dernière époque punique (II<sup>e</sup> siècle avant notre ère) jusqu'à l'arrivée des Arabes (VII<sup>e</sup> siècle de notre ère)<sup>22</sup>.

Ainsi, au Hoggar et au Fezzan, mais également dans tout le Sahara septentrional, le Tassili N'Ajjer pendant sa dernière période, et peut-être même l'Adrar des Iforas, il est incontestable qu'à l'époque antique on assiste à la suprématie politique d'une aristocratie de race blanche, ou peu métissée, armée de javelots, poignards et épées, vêtue d'habits guerriers, montée sur des chars de parade, chassant et guerroyant, au détriment de peuples soumis plus ou moins noirs. Faute de documents, ce phénomène n'est pas constatable dans le Sahara limitrophe des savanes nigéro-tchadiennes. Sans doute l'apport blanc ne s'y était pas manifesté.

Dans le domaine religieux, on ne doute pas que tout le Sahara central et méridional soit resté animiste. Seules les populations du Sahara septentrional, en relations directes avec le monde méditerranéen, auraient pu embrasser le christianisme dans l'Antiquité tardive. Un texte est formel à propos des Garamantes et des Maccuritae, évangélisés à la fin du VI<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. L'archéologie n'en apporte pas encore de confirmation.

### *L'art saharien d'époque antique*

Les plus beaux monuments de Djerma, funéraires pour la plupart, trahissent une influence romaine qui les prive en partie d'originalité. Il faut chercher ailleurs pour apprécier la personnalité saharienne.

22. PACE, CAPUTO et SERGI, 1951; S. AYOUB, 1962, 1967, *id.*, 1966-1967, pp.213-219; C.M. DANIELS, 1968 (b), pp.113-194; E. VON FLEISCHACHER, 1969, pp.12-53; C.M. DANIELS, 1972-73, pp.35-40.

23. Cf. J. DESANGES, 1962, *op. cit.*, pp.96 et 257.

Bon nombre de monuments funéraires dits « pré-islamiques » datent de notre époque. Le Hoggar nous a conservé le grand édifice d'Abalessa qui autour de la tombe de Tin Hinan, montre un dispositif architectural à déambulatoire, spécifiquement africain<sup>24</sup>. A Tin Alkoum, au débouché sud-est du Tassili N'Ajjer, une série de tombes circulaires, de facture saharienne traditionnelle, ont pu être datées par un mobilier funéraire romain du IV<sup>e</sup> siècle, particularité qui se retrouve dans la nécropole voisine de Ghat<sup>25</sup>.

Sans être spécifiquement datés, les monuments funéraires ou culturels en pierres sèches du Tassili et du Hoggar, dallages, enclos circulaires, basins, « trous de serrures » s'échelonnent dans le temps jusqu'au moment où l'islam leur substituera les tombes plates à simples stèles. Pour les plus originaux d'entre eux, ceux du Fadnoun, « c'est vers le Fezzan et les régions proches de l'Égypte » qu'il faudrait rechercher une origine stylistique.

Dans le Sahara du Nord-Ouest, la nécropole de Djorf Torba près de Bechar, hélas dévastée par les touristes, abritait même, à l'intérieur des édifices, de curieux ex-voto figurés: dalles plates, gravées ou peintes, revêtues parfois d'inscriptions libyques, où chevaux et personnages témoignent d'un art apparenté sans doute à l'Antiquité tardive du « Maghreb », car rien n'y est encore islamisé.

On est moins à l'aise pour dater les grands enclos de monolithes dressés du Hoggar (peut-être sont-ils déjà musulmans?) et surtout de Gona Orka et Enneri-Mokto, situés à l'ouest du Tibesti. Inutile, à mon avis, d'y chercher des apports étrangers, l'érection de « menhirs » funéraires ou culturels appartenant en fait à toutes les civilisations archaïques. A cet égard, rien au Sahara n'égale en valeur le site de Tondidarou près de Niafunké, à 150 km au sud-ouest de Tombouctou<sup>26</sup>.

Mais l'art saharien le plus impressionnant, il faut surtout le rechercher dans les figurations rupestres. Suivant la classification traditionnelle des préhistoriens, l'époque antique appartient à l'avant-dernier « étage » de l'art rupestre, la période « libyco-berbère » qui fait suite à l'ère « caballine » et précède l'« arabo-berbère »<sup>27</sup>. Si cet enchaînement est exact en soi, il manque encore de bases chronologiques précises et la datation du « libyco-berbère » entre -200 et +700 reste fragile. La présence de caractères « tifinar anciens » est peut-être le critère le moins incertain, quoique ce type d'écriture déborde sur l'époque musulmane. Le cheval et le char coexistant encore, il est bien difficile de les différencier chronologiquement. Les chars de guerre au « galop volant » du Fezzan et du Tassili relèvent-ils d'une tradition égyptisante qui pourrait remonter au XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère ou d'une tradition cyrénaïque grecque, acquise tout au plus vers le VI<sup>e</sup> siècle? Les représentations de cha-

24. G. CAMPS, cf. note 21; *id.*, 1961, *passim*.

25. L. LESCHI, 1945, pp. 183-186; PACE, SERGI et CAPUTO, pp. 120-440.

26. J.P. SAVARY, 1966. Sur les stèles figurées de Djorf Torba, la littérature est presque muette: M. REYGASSE, 1950, *op. cit.*, pp. 104 et 107-108; renseignements complémentaires aimablement communiqués par L. BALOUT. Sur les mégalithes dressées du Tibesti: P. HUARD et J.-M. MASSIP, 1967, pp. 1-27; Pour Tondidarou: R. MAUNY, 1970, pp. 133-137.

27. Classification généralement adoptée (H. BREUIL, P. GRAZIOSI, P. HUARD, H. LHOTE, etc.). Cf. R. MAUNY, 1954. *Contra*: J.-P. MAÎTRE, 1976, pp. 759-783.



1



2

*Le tombeau de la « Reine Tin Hinan » à Abalessa : 1. Porte d'entrée ; 2. Dalles de couverture de la fosse. (Photos P. Salama.)*

meaux couvrent à peu près toutes les régions sahariennes, mais l'appréciation de leur âge est aussi aléatoire. On craint que bien peu appartiennent à notre cadre historique. Les œuvres « libyco-berbères », résidus des admirables « néolithiques » dont elles recueillent les traditions, prouvent la vigueur de l'art figuratif au Sahara, au moment où il va s'éteindre dans les territoires du nord.

### La vie économique, communications internes et relations extérieures

De tout temps, la vie économique saharienne a été liée au problème de ses communications. Il existe donc, pour l'Antiquité classique, une relation entre l'enrichissement de certaines zones, comme le Fezzan, et leur rayonnement extérieur. Ceci présuppose nécessairement l'existence d'un trafic d'une certaine importance. Lorsque l'on sait que les échanges intérieurs étaient déjà limités, on recherchera les causes de ces enrichissements dans des rapports avec l'étranger. Cette situation nouvelle tranche fondamentalement avec celle du Sahara humide des époques préhistoriques.

Mais comment peut-on envisager le problème d'ensemble ? Dans nos disciplines, pour apprécier le rôle économique d'un territoire et son rayonnement, on possède un critère qui ne trompe pas : il suffit d'examiner le matériel archéologique exhumé des régions limitrophes. Ainsi, des trésors monétaires romains en nombre considérable ont-ils été découverts en Scandinavie et en Europe nord-orientale, bref sur toute la périphérie septentrionale du monde classique, et, plus loin encore, sur les rivages de l'Inde et du Vietnam, attestant partout l'immensité du commerce extérieur de Rome. Or, qu'apprend-on de nos régions ? A mesure que l'on s'éloigne de l'Afrique du Nord elle-même, le matériel archéologique romain s'amenuise (voir carte p. 556) jusqu'à disparaître totalement au Sahara méridional. En l'état actuel de la prospection, les savanes nigéro-tchadiennes n'en ont jamais révélé la moindre trace<sup>28</sup>. Il y eut donc, en principe, isolement des mondes romain et négro-africain dans l'Antiquité classique.

Sans doute peut-on apporter quelque tempérament à cette rigueur de vue. Nous sommes encore tributaires de découvertes archéologiques futures ; mais la part d'hypothèse restera toujours sensible.

La littérature antique, par exemple, fait bien peu état de productions sahariennes ; l'archéologie confirme ce vide. Quelques textes grecs ou latins, citent, sous le nom d'escarboucles ou calcédoines, des pierres précieuses provenant des pays des Garamantes, des Troglodytes ou des Nasamons, régions à situer au sud de la Libye actuelle. Peut-être a-t-on découvert un gisement de telles pierres sous forme d'amazonite, à Egevi, Zoumma, dans le massif du Dohone, au nord-est du Tibesti<sup>29</sup>.

28. J.-P. LEBEUF, 1970, avec un important commentaire scientifique et bibliographique. Certaines régions de l'Afrique tropicale disposaient déjà depuis longtemps de leur propre culture (Civilisation de Nok au Nigéria septentrional : R. MAUNY, 1970, *op. cit.*, pp. 131-133 ; J. KIZERBO, 1970, *op. cit.*, pp. 89-90.

29. T. MONOD, 1948, pp. 151-154 ; *id.*, 1974, pp. 51-66. Des pierres identiques existent également dans la vallée du Nil.

La capture de fauves a pu être, à mon sens, la principale source de profit du territoire. Certes, à la même époque, l'Afrique du Nord regorgeait encore de félins, antilopes et autruches; mais l'importance de la demande romaine était telle qu'elle requérait obligatoirement l'intervention de l'Afrique intérieure. Nous possédons à ce sujet des statistiques éloquentes: pour l'inauguration de l'amphithéâtre Flavien à Rome à la fin du premier siècle de notre ère, neuf mille bêtes furent combattues. L'empereur Trajan, lors de son triomphe de l'année 106, en exposa onze mille. La plupart d'entre elles étaient des « libycae » ou des. « africanæ », c'est-à-dire des bêtes sauvages exportées d'Afrique du Nord<sup>30</sup>. Dans cet inventaire, éléphants et rhinocéros pouvaient provenir des zones sahariennes les plus méridionales, ou même du Tchad et du Bahr el-Ghazal<sup>31</sup>. L'ivoire, en tout cas, a dû tenir une certaine place dans le commerce transsaharien, l'éléphant nord-africain ayant lui-même presque entièrement disparu dès le second siècle de notre ère. On n'oubliera pas, néanmoins, que la Nubie fournissait aussi à Rome son contingent de bêtes féroces.

Je ne crois guère à un trafic saharien d'esclaves noirs vers l'Europe. Le monde romain occidental n'en recherchait pas.

On a souvent mis l'accent sur les convois de poudre d'or, originaires du Mali actuel et du golfe de Guinée, qui auraient alimenté le marché européen, préfigurant la situation commerciale de l'époque médiévale<sup>32</sup>. Cette opinion n'est qu'hypothétique. Nous possédons les inventaires de toutes les régions productrices d'or aux époques romaine et byzantine, et l'Afrique n'y est jamais citée. On peut cependant soupçonner l'existence d'un trafic aurifère plus ou moins secret entre le Sénégal et le Sud marocain, zone elle-même productrice et très isolée des frontières romaines, puisqu'avec une rapidité extrême les Arabes prirent contact avec ce marché dès l'année 734.

Ces quelques relations commerciales, encore mal connues, mettent en cause l'utilisation d'itinéraires sahariens. Là encore, il faut être prudent. Nos éléments d'appréciation pour une tentative de reconstitution du réseau sont uniquement certains points d'aboutissement de voies naturelles, comme Ghadamès ou la Phazania, la dispersion territoriale des objets romains au Sahara, et enfin une comparaison avec les pistes caravanières antérieures ou postérieures à l'époque antique. Seules les deux dernières questions font difficulté.

30. G. JENNISON, 1937; J. AYMARD, 1951; J.M.C. TOYNBEE, 1973.

31. R. MAUNY (cf. note 12); à *Leptis Magna*, capitale portuaire de la Tripolitaine, le totem de la ville était précisément un éléphant: S. AURIGEMMA, 1940, pp. 67-86; J. DESANGES, 1964, pp. 713-725: monnaies de l'empereur Domitien, contemporaines de l'amphithéâtre Flavien et représentant des rhinocéros bicornes africains. On a rapproché Agisymba du mot Azbin, dénomination locale du Massif de l'Air; mais il n'est pas certain qu'à cette époque le rhinocéros pouvait encore survivre dans cette région saharienne. Au reste les noms d'Agisymba et Azbin pouvaient avoir des doublets phonétiques répartis sur une grande aire géographique.

32. J. CARCOPINO, 1948, *op. cit.*, avec bibliographie antérieure.



*Types «garamantiques» sur une mosaïque de Zliten, Tripolitaine. On interprète généralement cette scène de captifs livrés aux fauves comme l'épilogue de l'écrasement des Garamantes par les Romains en 69 de notre ère. (Photo P. Salama, musée de Tripoli.)*



Certes la découverte d'un objet romain isolé, particulièrement d'une monnaie, est peu probante en soi; les populations sahariennes septentrionales usaient encore de monnaies romaines au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Mais lorsque les points de découverte de ces mêmes objets s'ordonnent de façon coordonnée dans l'espace et dessinent avec vraisemblance une piste caravanière par ailleurs connue, il y lieu de les prendre en considération; car il n'y a pas que les monnaies en cause, mais aussi les poteries enfermées dans les tombes. Aussi, l'aire de dispersion de ces témoins traduit-elle un véritable rayonnement de la civilisation garamantique, elle-même tributaire de ses rapports avec Rome, sur des centaines de kilomètres. Précisons qu'il s'agit bien d'un rayonnement garamantique, c'est-à-dire d'un foyer secondaire de diffusion d'objets romains, et non d'un rayonnement romain proprement dit. C'est ici que la personnalité saharienne antique s'affirme le plus: les peuples locaux se connaissent de proche en proche, quelle que soit la cause initiale de leurs rapports, celle-ci ayant peut-être été, en effet, une quête de marchandises au profit de Rome. Dans un tel contexte, le mobilier funéraire de Tin Hinan est symptomatique: il fait figure d'une collection d'objets exotiques au profit d'un chef local qui, sans doute, prélevait des péages sur la traversée de son territoire. Les Touareg des époques postérieures auront le même comportement.

Il semble bien que, d'une façon générale, les communications sahariennes au long cours s'orientaient surtout vers le nord et le nord-est. Les Garamantes et leurs satellites auraient ainsi drainé le trafic vers la zone fezzanaise. De là des itinéraires bien attestés menaient vers les grands ports syrtiques (*Sabratha*, *Oea* et *Leptis Magna*), villes de grande opulence dès l'époque punique. De Garama également, on pouvait joindre la vallée du Nil, soit par un itinéraire septentrional à travers les oasis de Zouila, Zella, Augila et Siwa, tous points connus déjà des auteurs antiques, soit par un trajet plus méridional où Koufra jouait le rôle de carrefour<sup>34</sup>. Dans ces régions orientales du Sahara, on retrouve inévitablement le vieux problème des communications néolithiques et protohistoriques où le Tibesti assurait les relais<sup>35</sup>. Mais il semble que les relations avec l'Égypte hellénistique puis romaine aient revêtu beaucoup moins d'importance qu'autrefois, détournées en partie au profit des rivages méditerranéens<sup>36</sup>.

C'est encore vers le Sahara oriental qu'il faut probablement chercher le trait d'union de l'introduction du fer dans le monde noir à l'époque historique, pour autant, d'ailleurs, que le phénomène n'ait pas été autonome. Ce problème du passage de l'Âge de la pierre à l'Âge du métal dans les régions sahariennes et nigériennes est des plus cruciaux, et se manifeste incontestablement pendant notre période. Là encore, l'uniformité géographique ne s'affirme pas. Dans une même région, par exemple, celle de la Mauritanie, pendant les derniers siècles précédant notre ère, on constate à la fois l'existence d'un matériel lithique à Zmeilet Barka, Hassi Bernous et Oued Zegag (indications du radiocarbone sur

33. R. MAUNY, 1956 (a), pp. 249-261.

34. J. LECLANT, 1950 (b), *op. cit.*; R.C. LAW, 1967, pp. 181-200; R. REBUFFAT, 1970, pp. 1-20; *id.*, 1969-70, pp. 181-187.

35. P. BECK et P. HUARD, 1969; J. GOSTYNSKI, 1975.

36. Unesco, 1963-1967; cf. G. CAMPS, 1978, *op. cit.*

des éléments d'accompagnement) et la présence de la métallurgie du cuivre dans le secteur d'Akjoujt<sup>37</sup>. Peut-être y eut-il, dans ce dernier cas, influence de l'industrie du Sous (Sud marocain) qui aurait pu lui être antérieure; mais l'on ne doit pas refuser l'hypothèse d'une apparition purement locale du travail métallurgique, tout au moins pour l'or et le cuivre.

Se présente sous un autre aspect la question du fer, industrie qui nécessite des températures plus élevées et une technique plus ardue. On n'oublie pas, en effet, que la diffusion de la métallurgie du fer à partir du Caucase exigea plusieurs siècles avant d'atteindre l'Europe occidentale. L'apparition de ce métal dans le monde noir est donc un problème fort controversé où s'opposent les tenants d'une invention proprement africaine et les «interventionnistes». Ces derniers eux-mêmes sont divisés: certains présupposent une influence méditerranéenne, parvenue à travers le Sahara central; d'autres rattachent la technique du fer au pays de Koush, et mettent en cause la grande voie naturelle unissant la vallée du Nil au Niger par le Kordofan et le Darfour. Au deuxième ou premier siècle avant notre ère en tout cas (datations obtenues par le carbone 14), la métallurgie du fer est attestée dans les régions du Tchad et du Nigeria septentrional. On ne peut rejeter a priori l'hypothèse d'inventions locales; mais, dans le cas contraire, c'est sans doute du côté de la civilisation méroïtique qu'il faut en pressentir le foyer de transmission<sup>38</sup>. Les routes sahariennes centrales ne seraient donc pas concernées.

### Une révolution du chameau?

L'étude des moyens de transport peut aussi nous aider à mieux fixer les itinéraires sahariens et recouper certaines hypothèses. On sait que le grand désert a été conquis par le cheval avant de l'être par le chameau. Cette période «caballine» s'est d'abord traduite, comme ailleurs, par l'utilisation de chars. On ne sait à quelle époque ceux-ci disparurent mais au dire d'Hérodote, les Garamantes les utilisaient encore. L'archéologie confirme son témoignage. Les représentations les plus diverses de chars abondent au Sahara. Des inventaires méthodiques ont même permis de proposer la reconstitution cartographique de «routes de chars» transsahariennes<sup>39</sup>. Sans

37. N. LAMBERT, 1970, pp. 43-62; G. CAMPS, 1974 (d), pp. 322-323 et 343.

38. Exposé général avec bibliographie dans R. MAUNY, 1970, *op. cit.*, pp. 66-76; cf. J. LECLANT, 1956, pp. 83-91; B. DAVIDSON, 1962, pp. 62-67; P. HUARD, 1966, pp. 377-404; R. CORNEVIN, 1967, pp. 453-454.

39. Bibliographie générale dans R. MAUNY, 1970, *op. cit.*, pp. 61-65; H. LHOÏTE, 1970, pp. 83-85. Le schématisme autant que l'hétérogénéité de ces figurations suscite encore bien des réserves. Seul le style «garamantique» du char attelé de chevaux, et qui n'appartient qu'au Fezzan et au Tassili N'Ajjer, paraît explicite. Encore ne semble-t-il être qu'un véhicule de parade, en bois et cuir, dont le poids, d'après les reconstitutions de J. SPRUYTTE, ne dépasse pas une trentaine de kilos, matériel impropre, donc, au transport des marchandises G. CAMPS, 1974 (d), *op. cit.*, pp. 260-261 et J. SPRUYTTE, 1977. Je suis peu persuadé que ce style des chars «garamantiques» soit dû à l'influence d'une invasion crétoise qui se serait égarée dans les déserts de Libye vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. notre ère. Les «routes» elles-mêmes, simples orientations d'itinéraires sans doute, sont problématiques. Sans parler de l'hypothèse fantaisiste de Romains parvenant en char jusqu'au Niger (H. LHOÏTE, 1954, *op. cit.*), on en a contesté le principe même: R. CORNEVIN, 1967, *op. cit.*, p. 453 d'après P. HUARD; G. CAMPS, 1974 (d), *op. cit.*, pp. 346-347.



*L'appréciation de l'âge des peintures rupestres repose sur des critères de style et de patine. Pour les époques tardives, cependant, la datation reste difficile. Ces trois exemples, provenant de la région de Séfar (Tassili n'Ajjer), sont censés appartenir à l'époque « libyco-berbère ». En réalité, leurs inscriptions en « tifinar ancien » font apparaître les noms islamiques de Hakim et Mohamed. (Photos M. Gast.)*



se laisser aveugler outre mesure par ces indices, on doit reconnaître que, hormis un itinéraire occidental, parallèle au littoral atlantique, et qui reste dans nos sources classiques, plusieurs trajets antiques, attestés par des textes ou du matériel archéologique, entrent en coïncidence avec ces fameuses « routes protohistoriques ». Ajoutons que tout itinéraire saharien emprunté par des chevaux, attelés ou non, nécessitait soit un aménagement de points d'eau, ce dont nous sommes sûrs pour les Garamantes, soit le transport d'importantes provisions.

Le chameau, lui — il s'agit plus exactement du dromadaire à une bosse, originaire du Proche-Orient — n'apparaît que tardivement dans l'Afrique saharienne. On a discuté à l'infini sur cet événement<sup>40</sup>. De fait, son introduction sur le continent africain était elle-même tardive. On ne le voit apparaître en Egypte qu'aux époques perse et hellénistique, (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère) et l'on suppose avec vraisemblance qu'il fut diffusé au Sahara à partir de la basse vallée du Nil. Le fait semble bien difficile à dater. On ne dispose, à cet égard, que des figurations rupestres sahariennes « libyco-berbères », peu utilisables en chronologie absolue, et d'un nombre important d'inscriptions et sculptures de l'Afrique du Nord romaine, toutes postérieures, semble-t-il, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. En revanche, un monument graphique d'Ostie, port de Rome, monument daté des trente dernières années du premier siècle de notre ère, associe l'éléphant et le chameau dans les spectacles d'amphithéâtre. En 46 avant notre ère, César avait déjà capturé en Afrique vingt-deux chameaux du roi numide Juba I<sup>er</sup> dont les Etats s'étendaient jusqu'aux lisières sahariennes. C'étaient peut-être encore des animaux rares. Mais si, cent cinquante ans plus tard, les chameaux importés à Rome sont bien africains, on comprendra que l'animal, non encore diffusé dans les territoires du Maghreb, devait déjà vivre en nombre estimable au Sahara, où on se le procurait pour les jeux.

Mentionnons, au passage, la présence symbolique de chameaux sur les fameuses monnaies romaines dites « spintriennes », émises vraisemblablement à l'usage des courtisanes, car les Anciens attribuaient à ces ruminants des instincts lubriques exceptionnels !

J'ai tendance à partager l'enthousiasme de certains historiens quant à l'importance découlant de la multiplication du chameau au Sahara. L'animal, au pied souple adaptable à tous les terrains, d'une sobriété surprenante grâce à « l'eau métabolique » sécrétée par son organisme, devenait une providence pour tous les nomades, handicapés par les inconvénients du cheval, à une époque où le climat s'asséchait de façon inquiétante. Il s'ensuivit une mobilité accrue des individus et des groupes, avantage connu de longue date en Arabie. On pense même qu'une transformation du harnachement, par déplacement de la selle, permit le dressage de « méharis », bêtes de course et de combat<sup>41</sup>.

40. Ch. COURTOIS, 1955, pp.98-101; K. SCHAUENBURG, 1955-1956, pp.59-94; E. DEMOUGEOT, 1960, pp.209-247; H. LHOÏTE, 1967, pp.57-89; J. KOLENDO, 1970, pp.287-298.

41. T. MONOD, 1967.

En quelques siècles, la diffusion fut peut-être lente, mais systématique, à en juger par l'abondance en toutes régions du grand désert des rupestres « camélins », hélas mal datables et d'une technique évidemment beaucoup plus tardive que les belles représentations « caballines ». On ne doute pas que les Garamantes et leurs sujets, auxquels aucun texte classique ne prête la possession du chameau, finirent par utiliser un auxiliaire aussi précieux. La régularité des rapports commerciaux avec les zones les plus lointaines en fut probablement le résultat. Ce n'est peut-être pas pur hasard si le matériel romain de la région du Ghat et d'Abalessa appartient en totalité au IV<sup>e</sup> siècle : à la même époque, les chameaux pullulaient également dans la Tripolitaine septentrionale où l'autorité romaine pouvait normalement en réquisitionner 4 000 au détriment de la ville de Leptis. Le potentiel offensif des nomades vis-à-vis des territoires de Rome était ainsi considérablement renforcé.

### La « politique saharienne » de Rome

Nous ignorons, faute de documents, si la Carthage punique eut beaucoup à s'inquiéter de la présence de puissantes tribus sur ses frontières méridionales. Les fouilles de Garama prouvent tout au moins que, pendant les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles avant notre ère, les ports de la côte syrtique relevant, à l'époque, du royaume de Numidie, entretenaient des relations commerciales avec le Fezzan. Leur richesse en dépendait pour beaucoup.

L'histoire romaine est mieux connue. Dans ses grandes lignes, la politique latine peut se résumer brièvement ainsi : le souci d'occupation des territoires agricoles du Maghreb nécessitait une couverture stratégique méridionale. Or, dans ces régions, les nomades sahariens étaient gênants. Leurs migrations saisonnières à l'intérieur du territoire de colonisation, migrations inéluctables puisque vitales, avaient un côté utile en procurant des produits de la steppe et du désert, mais risquaient toujours de se transformer en conflits avec les sédentaires. Les Garamantes eux-mêmes, pourtant lointains, semblaient dangereux dans la mesure où ils pouvaient à tout moment renforcer le potentiel agressif des nomades. Leur seule puissance sonnait comme un défi.

L'histoire romaine, tout au long de quatre siècles, et particulièrement à l'époque tardive, abonde en exemples où les Sahariens des confins méridionaux tripolitains et cyrénaïques, nomades chameliers comme les Austuriens, les Marmarides, les Mazices surtout, réussissent à inquiéter à la fois la Libye maritime et les oasis d'Égypte<sup>42</sup>. On juge ainsi de leur mobilité et de l'étendue de leur champ d'action.

La stratégie romaine s'employa, pour conjurer ce double péril, à couper d'abord les nomades de leurs bases arrières, en détruisant rapidement les Etats sahariens les plus forts. Nasamons et Garamantes furent ainsi réduits à merci dès le début du Haut Empire. Il ne restait plus désormais qu'à organiser scrupuleusement, aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, la protection du territoire de colonisation par un puissant réseau de forteresses, glacis et voies de commu-

42. Littérature et épigraphie réunies par J. DESANGES (note 10), et L. CRACCO-RUGGINI (note 14).

nication, implantés géographiquement en fonction des avantages locaux du terrain. De là, la configuration irrégulière du *limes* romain couvrant avec une virtuosité stratégique surprenante, toutes les provinces de l'Afrique méditerranéenne<sup>43</sup>. Le contrôle du nomadisme saharien septentrional promettait ainsi d'être assuré.

Il ne le fut pas toujours. A partir du IV<sup>e</sup> siècle, l'acuité du péril chamelier redoubla, affaiblissant quotidiennement les garnisons du *limes*.

On sait la suite. Dans le processus d'éviction de Rome, dû à des causes multiples, la « question saharienne » n'avait pas été absente.

Bien qu'incomplètes, nos connaissances du Sahara antique restent positives. Plusieurs points sont acquis. L'assèchement du climat n'a pas tué le désert. L'activité humaine s'y maintient. Les langues et l'écriture s'y consolident. Avec la diffusion du chameau, les moyens de transport s'accroissent. Le pays participe à sa manière à l'histoire des grands Etats méditerranéens. Peut-être en va-t-il de même du côté de l'Afrique tropicale ? Dans ce contexte évolutif, la renaissance médiévale trouvera certainement ses racines.

43. Sur la question des contacts romano-sahariens en fonction du *limes*:

Pour la Mauritanie: P. SALAMA, 1953, pp.231-251, et 1955, pp.329-367; *id.*, 1973, pp.339-349; *id.*, 1976, pp.577-595.

Pour la Numidie: J. BARADES, 1949.

Pour la Tripolitaine: A. DI VITA, 1964, pp.65-98; R. REBUFFAT, 1972, pp.319-339; *id.*, 1975, pp.495-505; *id.*, 1977.

Pour l'ensemble des provinces: M. EUZENNAT, 1976, pp.533-543.